

Claude Lefort, la démocratie contre l'identité

Tribune, parue dans les pages « Rebonds » de *Libération*, 7 octobre 2010

Par **Myriam Revault d'Allonnes**, Philosophe, professeure des universités à l'École pratique des hautes Études (ÉPHÉ)

[Ce texte a été écrit en hommage au philosophe Claude Lefort, dont on a appris le décès lundi (voir *Libération* du 5 octobre 2010)].

Nous sommes un certain nombre à savoir ce que nous devons à Claude Lefort lorsque nous tentons d'arracher la « démocratie » à ses usages galvaudés et aux lieux communs - éloges creux, défenses inconsistantes ou à l'inverse sarcasmes méprisants - qui la qualifient le plus souvent. Avant d'être un mode de gouvernement, un mode de partage du pouvoir, la démocratie moderne est une *expérience*. Elle met les hommes à l'épreuve d'une indétermination dernière, au sein d'une société qui ne possède pas sa définition et reste aux prises avec son invention. Non seulement le pouvoir n'y « appartient » à personne, mais ceux qui l'exercent ne détiennent pas le savoir dernier de l'ordre du monde : ils ne sont que les dépositaires de l'autorité publique.

Il suit de là qu'un pouvoir démocratique digne de ce nom est interminablement voué à accueillir et à institutionnaliser le conflit, à débattre encore et toujours du juste et de l'injuste, du légitime et de l'illégitime sans qu'aucune garantie ultime vienne jamais arrêter ce qu'il convient de penser et de faire. C'est pourquoi la société démocratique n'est sensible à elle-même que sur le mode du paradoxe : le « commun » ne s'y exprime qu'à travers les signes de la division et du conflit. Vouloir effacer ces signes, tenter - comme le fait aujourd'hui une certaine rationalité (une « gouvernementalité », comme aurait dit Foucault) néolibérale - de soumettre les multiples dimensions de l'expérience contemporaine à la seule rationalité calculante, à la seule rentabilité, c'est contrevenir à la dynamique démocratique qui se nourrit de l'hétérogène.

On voit - à travers cet inachèvement, à travers le perpétuel recommencement de cette dynamique toujours en construction - combien peut être difficile, voire douloureuse, l'expérience démocratique, matrice de toutes les potentialités, de tous les doutes mais aussi de tous les dangers et de tous les dérèglements. Combien est grande aussi la tentation pour les citoyens de jeter l'éponge par désintérêt, lassitude, déception. Mais le désenchantement - du monde, du politique - n'était pas une idée chère à Lefort : il s'intéressait plutôt à ce que la démocratie moderne avait pu inventer et produire, fût-ce à travers ses multiples contradictions, ses errements et ses échecs.

Comment vivre à l'épreuve d'une forme de société qui contrevient à toute stabilisation, à toute homogénéisation, y compris celle des sujets politiques ? C'est peut-être cette question qui, envisagée à travers son œuvre, nous donne aujourd'hui la plus grande matière à réflexion. Au-delà de la confrontation entre la démocratie et le totalitarisme à laquelle trop souvent on la réduit, la pensée de Lefort - qui fut l'une des grandes figures de la gauche antitotalitaire¹ - permet de relancer une réflexion sur la puissance conflictuelle de la dynamique démocratique. Dans l'expérience démocratique se contrarient deux mouvements *simultanés* : celui qui, émanant du pouvoir, œuvre à la stabilisation du système et au maintien de la domination et celui qui met en question les identités et les catégories, les fait bouger dans l'espace social, démultiplie les appartenances, ouvre de nouveaux champs d'intervention. La contestation démocratique n'a pas pour objet (comme on tente trop souvent de nous le faire croire) la conservation des droits et des avantages acquis : elle se forme depuis des foyers divers que le pouvoir ne peut pas maîtriser car ils sont l'expression de la division sociale qui habite la société démocratique.

¹ Voir *Un homme en trop*, à propos de Soljenitsyne, 1975.

À l'heure où la rationalité politique, qui aujourd'hui nous gouverne, ne cesse de remâcher le thème des identités substantielles - à commencer par l'identité nationale et l'essentialisation fantasmatique de l'« étranger » - il serait bon de rappeler que Lefort voyait dans la société (le « faire-société ») démocratique une forme d'existence qui ne cesse de défaire les certitudes et au premier chef celles des places et des fonctions. Il ne s'agit pas de prôner une mobilité ou une plasticité indéfinies. Mais le déracinement, le métissage, l'impureté sont de l'ordre de la rencontre, de la provocation de l'autre, de la relance des questions. Lefort y voyait le signe d'une société politique qui récuse toute « solution » du problème humain.

Penser démocratiquement l'identité d'une nation, d'une origine, d'une culture, d'un peuple, c'est d'abord avoir conscience que les pôles d'identification censés désigner le vivre-en-commun ne sont jamais des entités figées ni même entièrement actualisables. Ils ne relèvent pas de l'identité-mêmeté, d'une permanence du même donnée une fois pour toutes. Les identités se construisent et s'échangent interminablement à travers des conflits de sens et de valeur, à travers des récits également, fussent-ils antagonistes. Dans un hommage à Salman Rushdie, Lefort écrivait que « *tel est le mode d'assumer son identité dans un régime démocratique qu'il rend possible une identification à celui qui ailleurs se voit dépossédé de son identité* ». À plus forte raison la société démocratique rend-elle possible une identification à ceux qui, ici et maintenant, se voient dépossédés de leur identité par une logique politique vidant la démocratie de son sens et de ses valeurs.